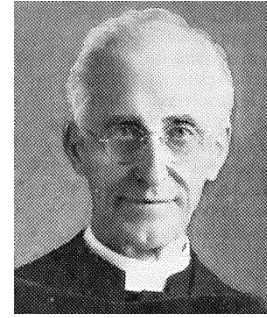


DUCLOS, JEAN-EZRA (1853-1943)

DUCLOS, Jean-Ezra dit John E., colporteur, pasteur au Québec puis en Alberta, presbytérien avant 1925, de l'Église Unie ensuite, né à Bridport (Vermont) le 18 décembre 1853 et décédé à Edmonton (Alberta) le 15 avril 1943. Il avait épousé Nella Purvis à Portage-du-Fort (Outaouais) le 8 janvier 1889. Ils sont enterrés au Cimetière d'Edmonton.



Jean-Ezra Duclos (mieux connu plus tard comme John E.) naquit à Bridport (Addison) au Vermont le 18 décembre 1853. Il était le fils d'Antoine Augustin (Austin) Duclos (1818-1864) et de Zoë Aglaë (Louisa) Desmarais (1829-1915)¹. Le couple était arrivé deux ans plus tôt aux États-Unis et n'y restera pas longtemps. La famille compta cinq enfants : Sarah-Florence (1852), Jean-Ezra (1853), Augustus (1855), Madison Gordon (1856), tous nés à Bridport, et le cadet, Asahel (1861), né à Roxton.

Sa formation

Ses parents reviennent au Québec en 1858², alors qu'il n'a que cinq ans et s'établissent à Roxton Falls (Montérégie) où il va à l'école. On l'inscrit ensuite en 1869 avec son frère Augustus à l'Institut français évangélique de Pointe-aux-Trembles alors dirigé par le pasteur Jules Bourgoïn, séjour financé par l'école du dimanche de l'Église presbytérienne Erskine à Montréal.

De là, il poursuit ses études au Ottawa Collegiate Institute (une high school) et à l'Université Queen's de Kingston (affiliée alors aux presbytériens) où il obtint son baccalauréat ès arts en 1884.

Il entreprend ensuite des études de théologie en vue du pastorat, à l'Union Theological College de New York, d'affiliation presbytérienne, mais l'école accepte tous les candidats peu importe leur allégeance religieuse. On y professe une théologie ouverte et à la fine pointe des recherches d'alors. Il en sort diplômé en 1887.

Pasteur à Litchfield

Les presbytériens canadiens le consacrent cette année-là et le mettent en charge pour quatre ans de l'église du Portage-du-Fort en Outaouais. La charge pastorale est officiellement nommée comme celle de (Lower) Litchfield, collé sur Campbell's Bay. La population de sa charge n'est pas très constante, 75 familles en 1888 et 55 seulement les années suivantes. Il compte 140 communicants la première année, 80 la deuxième et 117

¹ Jean-Ezra était le neveu de Rieul-Prisque Duclos, l'historien du protestantisme. En effet, Antoine Duclos, le père de ce dernier, était le frère d'Augustin, père d'Ezra. Ils avaient un grand-père commun en la personne d'Antoine Duclos père, le premier converti de la lignée.

² Nos dates sont établies au mieux mais demeurent approximatives.

la troisième ; de 40 à 50 enfants fréquentent l'école du dimanche. La tâche n'est pas très lourde, mais pour lui, elle convient à ses débuts.

C'est d'ailleurs là qu'il rencontre sa future épouse, Nella M. Purvis, fille d'un médecin de Litchfield. Elle y était née le 4 août 1868. Elle aussi avait fait des études puisqu'elle avait obtenu le MLA (diplôme de la Modern Language Association) à l'Ontario Ladies' College (une high school méthodiste avec pensionnaires, sise à Whitby à 50 km de Toronto). Elle avait des dons littéraires reconnus et une diction parfaite. Ils s'épousèrent à Litchfield le 8 janvier 1889. Ils auront quatre enfants, la première née sur place, les autres à Valleyfield au moment de son deuxième pastorat : Nella-Bernice (1890-1989), Andréa (1892-1909), Cuyler (1895-1896, décédé enfant) et Géraldine-Florence (1898-1993).



Jean-Ezra devient ensuite, pour dix-huit ans, pasteur de l'Église presbytérienne de Valleyfield. Il y arrive le 3 avril 1891 et y restera jusqu'en 1909. Travail béni et des plus féconds. La ville se développe grâce à l'industrie textile qui fournit de l'emploi. Elle attire des membres venus d'ailleurs et cela se reflète dans les fluctuations statistiques au cours de son pastorat. En 1894, elle a 75 familles mais 100 en 1898, 123 en 1900 pour se maintenir autour de 110 pour les dernières années de sa présence. Les membres passent de 122 en 1894 à 156 en 1898 mais se maintiennent autour de 200 jusqu'à 1907, montant à 238 en 1908 et à 292 en 1909 quand il quitte. Il y a des réunions de prière en semaine bien suivies par 35 personnes. Dans les années 1907-1909, on assiste à un nombre de conversions spectaculaires, 18 en 1907, 27 en 1908 et 30 en 1909, mais on voit aussi des transferts d'une église à l'autre, 32 certificats pour ceux qui arrivent et 10 seulement pour ceux qui partent. Finalement l'école du dimanche est bondée : 130 enfants s'y présentent et il faut une dizaine de moniteurs pour gérer tous ces élèves de différents niveaux. Le pasteur Duclos laissera donc une communauté très vivante prête à se renouveler par tous ces jeunes en formation.

Tout à coup, changement radical de lieu de travail. En effet, il répond à l'appel de l'Église presbytérienne Erskine d'Edmonton en Alberta. Nous sommes au cœur de la croissance phénoménale de l'Ouest canadien et on comprend qu'on ait besoin de pasteurs dans cette région. Il y reste sept ans de 1909 à 1916. Sa communauté est assez importante puisqu'elle compte de 150 à 180 familles selon les années. Le nombre de membres est renversant : de 143 en 1911, de 271 deux ans plus tard pour passer à 400 en 1913, même à 434 en 1914. Les professions de foi de convertis : 32 en 1913, 17 en 1915 par exemple. Ce sont les arrivées par certificats qui indiquent les gens venus d'ailleurs : 40 en 1911, 152 pour l'année 1913, 56 et 46 les deux années suivantes avec des retraits aussi marqués, 32, 46, 63 pour 1913-1915. Les familles y viennent avec leurs enfants et il ne faut pas moins de 25 moniteurs pour s'occuper des 360 enfants qui fréquentent l'école du dimanche en 1913 ou les 275 en 1915. Il s'agit donc bien là d'une communauté en nette progression qui accepte des gens venus d'un peu partout pour s'installer dans cette ville de l'Ouest³.

³ Révélatrice d'un changement de mentalité et d'une vision de rentabilité ecclésiastique, la présentation des

À 62 ans, John E. relève un nouveau défi. En mars 1916, il reçoit une lettre d'un Canadien français de Bonnyville, à 300 km au nord-est d'Edmonton⁴, lui disant que trente familles avaient quitté l'Église catholique et demandaient un pasteur pour s'occuper d'elles. Il va vérifier sur place pour constater qu'il n'y en a que quatre, un vrai noyau de convertis cependant, les autres étant seulement détachés de leur Église. Il fait des pieds et des mains pour se faire nommer à leur tête, mais au cœur de la Première Guerre mondiale, les Missions intérieures sont endettées de 137 000\$ (près de 3 000 000 aujourd'hui) et ne peuvent s'y engager. En juillet, il prend ses vacances pour se rendre sur place et faire des rencontres quatre dimanches de suite, au grand mécontentement du curé de l'endroit. Même son épouse n'est guère favorable à ce qu'il quitte Edmonton. Il finit par la gagner à sa cause tout comme il le fait pour le Comité missionnaire qui accepte de le soutenir à un salaire moindre et il commence à travailler à Bonnyville le 31 octobre 1916. Il y sera pour quinze ans et développera la spécificité francophone de la région.

L'Église catholique rétorque en relevant l'instituteur de ses fonctions au grand mécontentement des gens ordinaires. Duclos ouvre une école du soir et rejoint quarante adultes. Le prêtre finit par donner sa démission et retourne au Québec. Jean-Ezra essaie de rejoindre francophones et anglophones dans la fraternité en défendant la cause du français et du bilinguisme en Alberta. Il commence l'œuvre avec quatorze familles canadiennes-françaises. Il vise à établir trois institutions locales : une église, un hôpital et une école, reprenant le modèle ailleurs. À Bonnyville, l'hôpital sera en place dès octobre 1917 et on utilisera une de ses salles pour les rencontres et l'école. La Société missionnaire des dames de l'endroit avait ramassé des fonds pour le créer. Pour Duclos, l'hôpital a un rôle missionnaire à travers son personnel et l'institution, ouvertement protestante, vise la santé du corps mais aussi de l'esprit. Une fois qu'on le quitte, on quitte aussi ses préjugés à l'égard des protestants, dit-il. Il a fait construire une véritable église ensuite à Bonnyville, inaugurée en juillet 1920 et, dans le même temps, faute d'école, on créa un home à Edmonton où, de 1920 à 1928, les enfants logeront tout en fréquentant les écoles de la ville.

Comme la communauté en est à se constituer, les statistiques nous manquent pour ses premières années. La charge pastorale a quelque chose d'étonnant et s'apparente aux circuits des colporteurs. C'est 13 points de mission qu'on y trouve en 1922, 20 en 1925. On connaît au moins Cold Lake où les protestants réussirent à mettre sur pied des classes après sept ans de disette. On y louera une maison qui servira aussi de lieu de culte. À Durlingville et Ardmore, la communauté est plutôt scandinave et anglaise, on y a construit une église et deux écoles, mais le pasteur s'y rend aussi pour faire des rencontres missionnaires. À La Cory, on a construit une église qui sert aussi d'école en

statistiques d'église met de l'avant celles qui sont auto-suffisantes, comme c'est le cas à Edmonton, puis celles qui s'en sont rapprochées et enfin, les communautés restantes, notamment les missions qui évidemment dépendent des autres pour grandir.

⁴ Il a expliqué lui-même comment il a répondu à cet appel dans le chapitre 9 du livre de Hugh McKellar, *Presbyterian Pioneer Missionaries in Manitoba, Alberta and British Columbia*, Toronto, The Murray Printing Co., 1924, 249 p. (disponible en ligne), p. 160-171.

attendant. Il va également à Saint-Paul-de-Métis, la grande ville canadienne-française albertaine (où il érigera une modeste église en 1920 également), à Palen Burg et à Gurneyville, et à bien d'autres endroits qui nous sont inconnus. Le pasteur se déplace donc un peu partout pour répondre aux besoins et susciter des adhésions et des conversions.

Pour cerner sa communauté, les annuaires presbytériens nous sont utiles, mais il faut prendre les données avec réserve car si Bonnyville est nettement francophone, ce n'est pas le cas ailleurs où on parle de communautés bilingues, que Duclos voit comme une occasion de fraternité entre les ethnies, les participants chantant des cantiques en commun et travaillant à des œuvres communes. On l'a vu, il n'y avait que 14 familles en 1916 quand il commence. Il y a certainement eu un travail d'évangélisation ensuite puisque *L'Aurore* du 3 mars 1922 publie une liste de 88 personnes qui se sont détachées du romanisme et se sont rattachées à l'Église presbytérienne de Bonnyville, attestée par le pasteur Duclos et Francis Marcoux.

Quelques années plus tard, quand on a des statistiques, on constate qu'en 1922-1925, la communauté comprend plus de 100 familles auxquelles s'ajoutent 65 à 75 individus qui n'y sont pas rattachés. La fluctuation du nombre de membres est nettement moins grande qu'à Edmonton, Bonnyville est plus reculée, mais tout de même passe de 56 communicants en 1922 à 111 en 1924.

Nous ajoutons encore quelques cas d'abjurations collectives qui se produiront beaucoup plus tard. Ainsi, dans *L'Aurore* du 3 mars 1922, on trouve une liste de 88 personnes « qui se sont détachées du romanisme pour se rattacher à l'Église presbytérienne [de Bonnyville, Alberta] et dont les abjurations sont attestées par M. le pasteur J. E. Duclos et M. Francis Marcoux. »

Vu son plaidoyer pour le rapprochement des anglophones et des francophones, il n'est pas surprenant que sa communauté se rattache à l'Église Unie formée en 1925. Il s'en occupe encore pour deux années. En 1927, qui nous servira de point de référence final, 77 familles et 247 personnes sont sous son aile ; son église compte 70 membres, avec 4 écoles du dimanche, et une soixantaine de jeunes sont regroupés en sociétés. Même s'il habite encore sur place et que la transition se fait bien, c'est le pasteur Jean-Baptiste Sincennes qui prend la relève en 1928 gardant à peu près le même niveau de familles et de personnes dans la charge pastorale.

L'image de sa propre congrégation ne dit pas tout car Duclos allait partout où l'Esprit le conduisait, diront certains. En l'espace de quelques années, dans ces multiples points de prédication, il avait contribué à faire ériger neuf églises (dont l'une était bilingue), deux hôpitaux, une école avec pensionnat pour les garçons et les filles. En récompense de toutes ces réalisations, le Collège universitaire St. Stephen d'Edmonton a cru bon, en 1927, de lui conférer le degré de docteur en théologie, DD.

Il prend sa retraite en 1928, l'année même où Bonnyville est officiellement constitué en village et il y habite encore deux ans. En 1930, on fêtera les quinze ans de

son arrivée et on en profitera pour lui rendre hommage et lui faire ses adieux. En quinze ans, lui dira-t-on, il a adouci les mœurs des habitants, les a éclairés et édifiés. Le tout en conservant leur caractère français.

Il passera les dernières années de sa vie dans la capitale à Edmonton. Il ne restera pas complètement inactif puisqu'il y a rédigé deux livres pendant ce temps, le dernier terminé peu avant sa mort. Nous n'en avons retrouvé aucune trace et peut-être n'ont-ils jamais été publiés.

Il décède le 15 avril 1943 à l'Hôpital Royal Alexandra d'Edmonton à l'âge respectable de 89 ans. Son épouse lui survivra plusieurs années puisqu'elle ne quittera cette vie dans cette même ville que le 31 décembre 1954. Tous deux sont enterrés au cimetière de l'endroit.

On apprend alors le mariage de Bernice a eu lieu en 1915 avec Herbert McIntyre d'Edmonton, et, à une date indéterminée, celui de Géraldine-Florence avec Léon Coursier habitant de Vernon (Colombie Britannique).

1^{er} octobre 2019

Jean-Louis Lalonde

Sources

Acts & Proceedings presbytériens 1888-1925 et *United Church of Canada Year Book*, 1926-1928.

L'Aurore, notice nécrologique 1^{er} juin 1943, p. 1-2 et sa photo, 15 juin 1943, p. 1

Hervé Fines, (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1972, 128 p., ici, p. 98, sur le 50^e anniversaire de Bonnyville, Alberta.

Hugh McKellar, *Presbyterian Pioneer Missionaries in Manitoba, Alberta and British Columbia*, Toronto, The Murray Printing Co., 1924, 249 p. (disponible en ligne), p. 160-171.

Henry J. Morgan, *Canadian Men and Women of the Time*, Montréal, 1912, p. 349.

Dominique Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, p. 685-686 et annexe 14 et 24, p. 5 et 15.